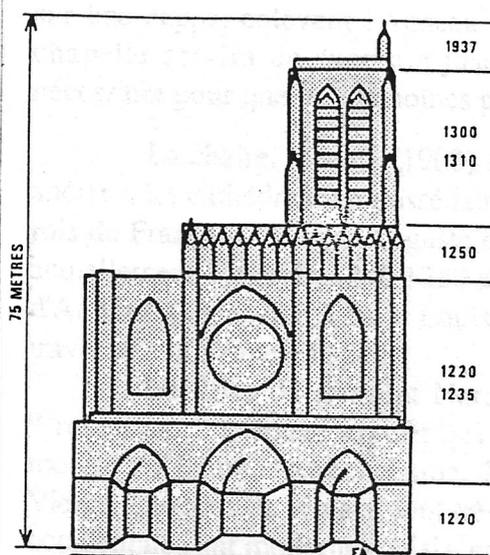
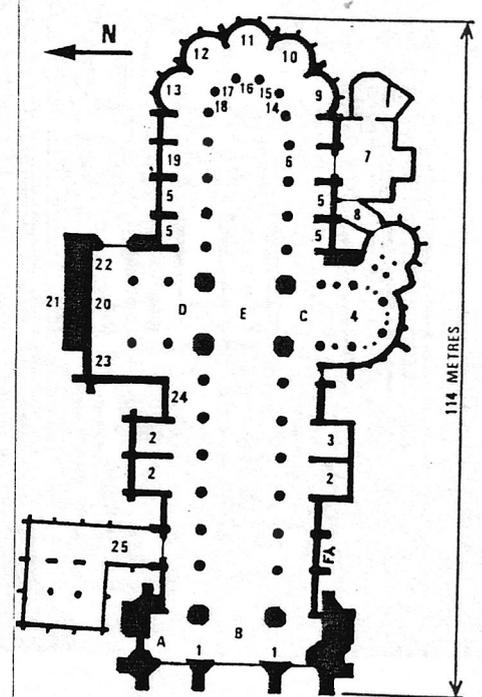


## LA CATHÉDRALE DE SOISSONS

C'est donc en pleine forme que nous avons rejoint l'après-midi notre guide à la cathédrale de Soissons, située en plein centre. Elle est en effet bâtie sur l'ancien *centrum*. Dès l'entrée, trois qualités sont frappantes : sa grande luminosité d'abord qui s'explique par l'ampleur de ses fenêtres hautes qui ont presque la même hauteur que les grandes arcades ; sa légèreté qu'elle doit à ses colonnes qui n'ont que un mètre douze de diamètre et ne sont renforcées que par une toute petite colonne. Ceci donne une sorte de mouvement ascensionnel invitant l'œil à se porter instantanément vers la voûte à trente et un mètres du sol. Enfin l'impression d'unité de ce vaisseau de cent quinze mètres de long, comme bâti d'un seul jet.

Il est vrai que la cathédrale de Soissons actuelle a été construite en une cinquantaine d'années. En fait son histoire est plus complexe : en effet elle a débuté en 1175 par un chœur triflé, en trois parties identiques, chevet et deux transepts, sur le plan des premières églises paléochrétiennes. C'est alors l'époque de la naissance d'un nouveau style, appelé "Premier art gothique" ou "à quatre étages" car comprenant les grandes arcades, la tribune, le triforium et, élément nouveau, les fenêtres hautes qui n'existaient pas dans l'art roman. Le rôle de la tribune était de maintenir l'édifice en empêchant les murs de s'écarter. Mais vers 1180 l'arc-boutant est mis au point. Montant jusqu'à la base du toit il supprime l'intérêt de la tribune et permet de construire toujours plus haut. Aussi pour construire une nef de trente et un mètres sous voûte, au lieu de vingt-trois au niveau du chœur, l'évêque décida de démolir le chœur triflé pour le rebâter plus haut, plus important. C'est l'époque où le roi Philippe Auguste a répudié son épouse danoise, ce qui a entraîné "l'Interdit" du Pape dans tout le royaume. Or c'est l'évêque de Soissons qui obtint du Pape la levée de l'Interdit. Le roi se montra donc très généreux pour la construction de la cathédrale. C'est pourquoi cette construction, qui a débuté en 1195, a duré moins de cinquante ans, adoptant le style gothique classique à trois niveaux. C'est celui de la cathédrale de Chartres, sa



contemporaine (1194). Curieusement pour démolir et reconstruire le transept Nord on mettra également cinquante ans (1251-1300) car les ressources ne sont plus les mêmes. C'est l'époque du gothique rayonnant, architecture de lumière. Puis, avant de démolir le transept Sud, on décide de construire d'abord les tours, étant donné le rôle important de la tourelle du guetteur contre les incendies et l'arrivée des pillards, etc. D'abord la tour Sud, entre 1300 et 1350 environ. Mais la Guerre de Cent Ans amènera Charles VI à faire le siège de la ville, avant d'y pénétrer par trahison et de laisser ses soldats la saccager complètement. Soissons ne retrouvera jamais sa splendeur passée. Et le roi, pour se venger, fera vendre les matériaux destinés à la tour Nord. Celle-ci ne sera jamais construite, laissant la cathédrale "manchote", comme le disait si bien une ancienne sacristaine.

Par contre, toutes ces circonstances ont permis la chance incroyable de conserver le transept Sud, considéré par tous les spécialistes d'architecture religieuse comme ce qui a été fait de plus beau dans le premier art gothique.

La cathédrale a souffert également lors de la Révolution et surtout au cours de la première guerre mondiale. Après la bataille de la Marne, en effet, les Allemands se sont installés sur les collines et ils ont tiré pendant quatre ans sur la tour de la cathédrale, centre de la ville.

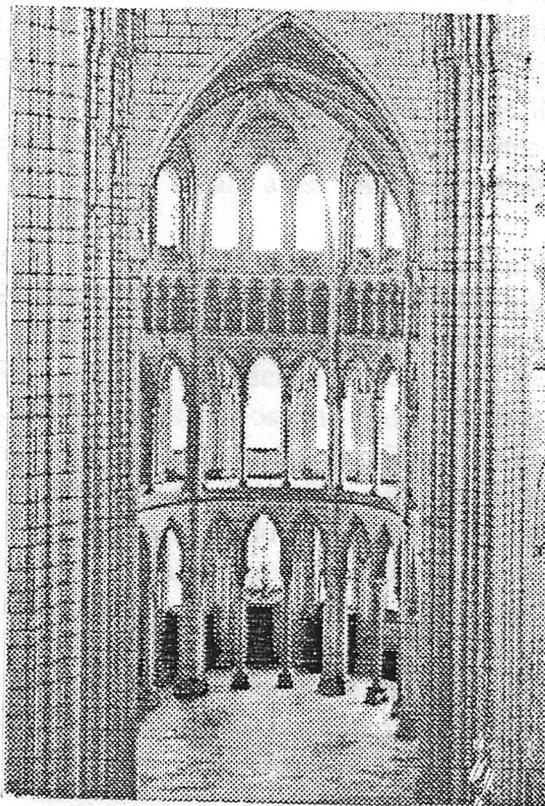
Dans la description de la cathédrale, même si notre propos ne nous permet pas de nous étendre, nous devons en décrire quelques éléments essentiels, en particulier le transept Sud, les nombreux vitraux et sans oublier la fameuse *Adoration des Bergers* de RUBENS dont nous n'avons pu voir que l'emplacement dans le transept Nord. Nous savions qu'elle était exposée à la Drac d'Amiens, dans la chapelle des Visitandines, pendant quelques semaines. Nous en ferons une analyse succincte à part.

Débutons par le transept Sud en recherchant les raisons qui motivent d'emblée notre admiration. Est-ce l'harmonie des proportions ou le rythme subtil qui se dégage des différents percements ou la sveltesse des colonnettes ? D'abord il est arrondi, ce qui est assez rare. Celui de Noyon, l'est également mais celui de Soissons possède un déambulatoire, ce qui lui donne plus de profondeur et de relief. Par ailleurs le mouvement ascensionnel est accentué par les colonnes. Certes, les fenêtres sont encore romanes au rez-de-chaussée, mais déjà l'ogive se dessine dans la tribune et encore plus dans les fenêtres hautes. Notons que dans ce transept, les colonnettes sont " en délit ", c'est-à-dire taillées dans le lit de la pierre. Certes cela limite leur longueur mais les rend plus solides et les fait paraître encore plus fines. Et par ailleurs, la lumière glisse mieux que sur une colonnette assemblée.

Sur son flanc oriental s'ouvre la chapelle de la " Résurrection " qui lui donne également une certaine profondeur. En forme de polygone de sept côtés, ses dix nervures, ornées d'un gros boudin en amande, convergent vers une large clef de voûte. Celle-ci représente deux anges qui, sur une nappe, enlèvent l'Agneau symbolique portant un étendard surmonté d'une croix. Cette chapelle servira de sacristie jusqu'en 1770, car on s'est vite aperçu qu'une sacristie était nécessaire pour que les chanoines puissent se mettre en tenue de cérémonie.

La chaire, récente (1903) a moins d'intérêt. Les vitraux, par contre, sont beaucoup plus anciens. La cathédrale en possédait à l'origine un ensemble tout-à-fait remarquable grâce à deux rois de France : Philippe Auguste et Saint Louis. Avec les guerres, la Révolution il en reste peu actuellement. Le style 1240-1250 se retrouve sur les fenêtres basses, le même qu'à la cathédrale d'Amiens. On les doit à Saint Louis qui a envoyé à Soissons " le Maître de la Passion " qui avait travaillé à la Sainte Chapelle.

La Rose du transept Nord, très intéressante, date de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est une " rose-roue " à douze rayons qui est consacrée à la vie de la Vierge. On la compare à une montre : 1 heure, l'Annonciation, 2 heures, la Visitation, etc. jusqu'à midi, l'Assomption de la Vierge. Les tons de violacé sont très différents de ceux de l'Arbre de Jessé. Les vitraux et la rose occidentale sont modernes. Mais, en dehors des guerres et de la Révolution, beaucoup de vitraux ont disparu de différentes façons. Ainsi la caisse des trois vitraux qui représentaient la vie de



Saint Gervais et Saint Protais, les patrons de la cathédrale, descendus en 1914, n'a pas été retrouvée. Ces vitraux sont sans doute au château de Champs-sur-Marne. Ils ont été remplacés en 1970. Ces Saints de la fin du premier siècle, étaient deux frères qui ont répandu l'Évangile avant d'être décapités sur l'ordre de Néron. Leur culte se répandit dans le Sud de la France, et jusqu'à Paris qui possède une église qui leur est dédiée. Il reste d'ailleurs un petit morceau de la grande tapisserie entourant le chœur, qui relatait leur histoire.

Au chevet de la cathédrale, dans la chapelle de la Sainte Vierge, deux antiques vitraux retracent quelques scènes de l'Ancien Testament. Dans la chapelle voisine de Saint Rufin, le vitrail du milieu est consacré à la vie de Saint Laurent. Les vitraux, de part et d'autre, racontent la vie de Saint Sixte et Saint Sinice, les deux premiers évêques de Soissons. Saint Sixte, sacré évêque par le pape devait aller à Reims ; mais devant la licence qui régnait dans la ville il préféra d'abord s'installer à Soissons où il créa l'évêché de Soissons. Au bout de quelque temps, ayant sacré évêque son compagnon Sinice, il est reparti à Reims, créant ainsi l'Archevêché de Reims.

La chapelle Saint Paul, jouxtant celle de la Vierge, contient les vitraux consacrés à Saint Crépin et Saint Crépinien, les patrons de la ville de Soissons. Ce sont deux jeunes nobles qui sont partis de Rome à la fin du III<sup>e</sup> siècle pour venir évangéliser la Gaule. En cours de route, ils ont appris le métier de cordonnier qu'ils ont exercé à Soissons tout en prêchant aux peuples. Ils furent martyrisés, décapités comme plusieurs de leurs compagnons d'apostolat (Rufin, Valère, Quentin), par Rictiovar, le préfet des Gaules. Toute leur histoire se lit sur le vitrail, de bas en haut, sens habituel de lecture des vitraux, véritable bande dessinée moderne : d'abord leur arrivée à Soissons, puis on les jette dans l'Aisne avec une pierre autour du cou. Mais la pierre, que l'on voit en rose, se détache et flotte. Alors on les arrête de nouveau pour leur faire subir le supplice du feu. Puis on les plonge dans une cuve d'huile bouillante devant Rictiovar, en rose, que l'on revoit au-dessus avec des points rouges sur le visage ; ce serait les gouttes d'huile bouillante qui auraient sauté dans ses yeux. Mais dans la cuve nos saints ne se sentent pas trop mal. On les sort donc de la cuve alors que tout en haut Rictiovar, fou de rage, se jette dans le brasier. C'est une façon très humoristique de représenter le martyre de ces deux saints, chers à la ville et aux cordonniers qui en ont fait leurs patrons.

Dans le chœur, soulignons d'emblée l'intérêt du premier vitrail, à gauche, de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, qui n'appartenait pas, à l'origine, à la cathédrale. Il provient d'une église de la région, Saint Yved de Braine. C'est le vitrail des Patriarches. Ce sont quatre ancêtres du Messie, dont les figures expressives sont encadrées tout le long de la bordure par des médaillons représentant les arts libéraux, les signes du zodiaque et les saisons. Les arts libéraux sont en bas. C'est surtout à partir du XII<sup>e</sup> siècle que l'on s'est intéressé aux arts libéraux, qu'on appelait le " miroir de la science " et qu'on a commencé à les représenter sous des traits féminins. Au-dessus, ce sont les signes du zodiaque, le " temps céleste ". Et tout en haut, le " temps humain " : ce sont quatre médaillons, deux de chaque côté : à gauche, le Printemps avec la taille, et au-dessus l'Automne avec la vendange ; à droite, l'Été avec la moisson et l'Hiver au-dessus.

Proche de ce vitrail mentionnons celui qui représente la Création, le Péché, le Châtiment. Comme c'est la chute de l'Homme, il se lit de haut en bas. Ce vitrail est intéressant pour trois raisons : contemporain de l'Arbre de Jessé, vers 1220, il est sans doute du même atelier car il a les mêmes coloris de bleu. Par ailleurs, il est intact et n'a été restauré qu'un peu dans le bas. Enfin, il est assez rare, à cette époque-là, de voir des représentations de nudités.

Le chœur présente une petite parenté avec celui de la cathédrale d'Amiens par les dessins de ses grilles qui sont l'œuvre, comme celles d'Amiens, de Michel-Ange SLODZ, ingénieur et dessinateur de Louis XV. Ces grilles, comme celles de la nef, furent forgées en 1770, dont contemporaines de celles d'Amiens. Par contre les stalles, la plupart du XVII<sup>e</sup> siècle, ne peuvent rivaliser avec celles d'Amiens, abritant seulement sous les miséricordes quelques têtes de chanoines, des groupes d'anges, etc.

De chaque côté du maître-autel, une statue de marbre blanc représente l'Annonciation. Ces deux statues, comme les deux abbesses du portail, proviennent de l'ancienne abbaye bénédictine et féminine Notre Dame de Soissons, qui était au centre de la ville. Elle s'appelait " Royale " parce que les abbesses avaient toujours été des filles ou des sœurs de roi. Elle a été démolie pendant la Révolution ; et c'est Alexandre LENOIR qui va les sauver, avec quatre statues d'abbesses, en les entreposant, en 1796, dans son musée des Petits Augustins à Paris. Et Louis XVIII, en 1818, en rendra trois à Soissons. La quatrième, très belle, en albâtre, était Marie de Bourbon, tante de Henri IV. Elle se trouve à Saint-Denis, derrière le tombeau de Henri II et Marie de Médicis. Mais si les chanoines mirent en place rapidement les statues de l'Annonciation, ils trouvèrent ce cadeau des abbesses bien " encombrant ". Deux abbesses ont été placées de part et d'autre du portail. La troisième, un peu abîmée, était la plus intéressante des trois car elle a pu être identifiée comme étant Catherine de Bourbon, autre tante de Henri IV. Elle était abbesse de Notre Dame de Soissons au moment des guerres de religion. Or c'est la seule abbaye de Soissons où les protestants ne sont pas entrés, au point que les religieux de Saint Jean des Vignes et de Saint Médard sont venus y mettre en sécurité ce qu'ils avaient pu sauver. Elle se trouve au Musée-Saint-Léger mais sa place serait plutôt à la cathédrale.

Notons que la cathédrale de Soissons a eu trois jubés qui se sont succédés. Le dernier a disparu en 1865. Mentionnons également l'autel de Saint Sébastien, saint très vénéré au Moyen Age, avec une grande fête le 20 janvier, car il était censé avoir le pouvoir de prévenir et de guérir de la peste. Ses reliques avaient été ramenées par Saint Médard au VIII<sup>e</sup> siècle et étaient l'objet d'une grande dévotion. Les reliques étaient alors très précieuses d'autant qu'elles étaient source de revenus, pouvaient être volées. C'est pourquoi on a créé la " Confrérie de Saint Sébastien " chargée de les garder nuit et jour. De ces confréries descendent aujourd'hui toutes les compagnies d'arc de France. Récemment une thèse sur " la Peste et le Sida " a été faite à Amiens. Leur rapprochement s'explique par le fait que l'une comme l'autre sont considérés comme une punition divine dans l'esprit populaire. Et, dans les hôpitaux, de nombreux malades du Sida ont une gravure représentant le martyr de Saint Sébastien au-dessus de leur lit.

Après la cinquième croisade, en 1207, l'évêque Nivelon de Cherizy était revenu chargé de reliques pour la cathédrale et les églises des environs. Depuis la Révolution, les reliquaires sont vides et il ne reste qu'une partie des reliques de Saint Crépin et Saint Crépinien dans la sacristie et quelques reliques des saints Gervais et Protais sous le maître-autel.

Au transept Nord, c'est le gothique rayonnant, architecture de lumière, où l'on évide et on éclaire au maximum : le triforium, à l'inverse de celui de la nef, est à claire voie, et les fenêtres avec galbes ont, comme à la cathédrale d'Amiens, des arcatures trilobées surmontées d'une rose avec un quatrefeuille à l'intérieur. Trois portails avaient été prévus à l'origine pour déboucher sur la place du Cloître, place sur laquelle se trouvaient les habitations des chanoines. Cette disposition est connue ailleurs, à Reims par exemple qui a eu ses portails sur le transept Nord mais sa place du Cloître a disparu. Mais ce projet n'a pu être réalisé et on construisit, à l'extérieur, une chapelle appelée Notre Dame du Beau Pignon qui a disparu à la Révolution. Un mur creux, de quatre mètres de profondeur, la remplace, sur lequel sont encore visibles les arrachements des voûtes de la chapelle. Dans ce vide mural se trouvent deux petites salles au premier étage. Le portail édifié au XIV<sup>e</sup> siècle est donc également de gothique rayonnant avec un tympan ajouré par une rose et des quadrilobes. Il est particulièrement beau à l'extérieur avec ses archivoltes décorés de fleurs et de crochets et son galbe. C'est au revers, à gauche de ce portail que se trouve accrochée la fameuse *Adoration des Bergers*.

Notons qu'en 1914 il y avait dans la cathédrale vingt-deux tableaux. Avec l'Adoration des Bergers il ne reste que " la remise des clefs à Saint Pierre " de Philippe de CHAMPAIGNE et les deux tableaux du portail représentant " Saint Louis jeune distribuant le pain aux pauvres " et un épisode de la vie de Sainte Anne.

La salle capitulaire a beaucoup souffert, surtout à la première guerre mondiale qui l'a au trois quarts démolie. Elle sert de chapelle d'hiver.

Les orgues remarquables ont été inaugurés en 1950 par Marcel DUPRÉ.

Terminons cette visite par un petit tour extérieur qui a moins d'intérêt. Notons cependant que c'est à la cathédrale de Soissons qu'ont été édifiés les premiers arcs-boutants véritables en Picardie. Un essai avait été fait à Saint Rémi de Reims mais sur des murs existants. A Soissons, les cintres des arcs-boutants rentrent à l'intérieur de la cathédrale et délimitent ainsi les chapelles rayonnantes.

Quant à la façade occidentale, elle a beaucoup souffert de la Révolution et de la première Guerre mondiale. En 1797, " les Théophilantropes ", secte antireligieuse et antiroyaliste, ont fait disparaître les statues des portails. Ce seraient des statues colonnes comme celles de Chartres sa contemporaine. Elle a été refaite dans un style gothique, un peu dépouillé.

Mentionnons enfin qu'au siècle dernier des arcs-boutants ont été placés au transept Sud, alors qu'il n'en avait pas besoin et la couverture a été faite de tuiles vernissées, d'origine bourguignonne (XIV<sup>e</sup>).

C'est sur un souhait de " bon retour " que Madame DUFOUR termina cette passionnante visite de cette cathédrale, peut-être encore trop mal connue par rapport à ses richesses.

Mais, avant de partir, nous avons été accueillis chaleureusement par les Amis de la Cathédrale de Soissons autour d'une table bien remplie. Les quelques mots échangés nous ont permis de comprendre l'activité de cette Association, née de fraîche date, dont le but primordial est le gardiennage, non assuré, comme celle d'Amiens, par les Monuments Historiques. Au cours de novembre 1993, nous avons pu accueillir les responsables de cette Association avec ceux des Amis de la Cathédrale de Laon pour un échange. Il constituait les prémices d'une longue chaîne d'amitié entre toutes nos Associations des Cathédrales et, particulièrement celles de l'Île de France. D'ailleurs, le Colloque Gothique, prévu à Amiens en 1994, sera une véritable chance pour une meilleure connaissance de toutes ces Associations.

Ainsi, au cours de cette journée, nous avons été vraiment comblés car, outre le temps radieux et la qualité des visites, nous avons eu la joie d'avoir parmi nous le Père SOULLEZ et Jean MACREZ qui, pour la première fois, ont pu se libérer pour nous accompagner.